

Ki tissa : « L'âme ne pense jamais sans image » (Aristote, *De l'âme*, III, 15)
Par le rabbin Michael Azoulay

La faute du veau d'or a beaucoup desservi l'image du peuple d'Israël. De nombreux théologiens y ont trouvé un motif pour vilipender le « peuple à la nuque roide » (Exode 32, 9) et prétendre à sa déchéance. Il est vrai que l'idée même qu'un peuple témoin de tant de miracles, puisse se laisser tenter par l'idolâtrie au pied du mont Sinaï où fut promulgué le Décalogue qui la prohibe, a de quoi indigner. Dans *Le Kuzari*, son auteur, le célèbre poète de l'Âge d'or, Juda Hallévi, prête au roi des Khazars des mots très durs à l'endroit de ces « Israélites qui ont pris un veau pour divinité et l'ont adoré à la place de Dieu. »

Après un long développement historico-métaphysique sur l'élection d'Israël suivi de la question à nouveau posée par le roi Khazar de savoir ce qui « subsiste de cette grandeur après le péché du veau d'or », le rabbin construit la défense de son peuple en minorant la portée de cet écart de conduite :

Ce péché ne fut commis que par « une partie de cette masse considérable » du peuple. Seuls trois mille hommes idolâtres furent tués par les lévites à la demande de Moïse (Exode 32, 28). Il s'agissait donc d'une partie infime du peuple hébreu qui comptait six cent mille hommes, aucune femme n'ayant participé à ce forfait. Les coupables seraient essentiellement les Égyptiens qui s'étaient joints aux Hébreux au moment de l'Exode. De surcroît, le veau d'or était « un objet d'adoration vers lequel se tourner comme les autres nations (à cette époque toutes les nations fabriquaient des idoles) sans pour autant renier l'autorité du Dieu qui les avait fait sortir d'Égypte. » Rappelons que le peuple israélite était désespéré voyant que Moïse tardait à revenir du mont Sinaï avec les Tables de la Loi. Le veau d'or était censé remplacer l'homme Moïse mais, en aucune manière, Dieu.

Selon le Talmud, la Torah ne respecte pas toujours la chronologie. Ainsi, certains de nos sages situent la *parachat Teroumah* qui traite de l'édification du tabernacle, après celle de *Ki tissa* où est relaté l'épisode du Veau d'or.

Nous comprenons ainsi que, parce que l'homme ne peut pas se passer d'images, ce dont témoigne le Veau d'or, le sanctuaire du désert et, plus tard, les Temples de Jérusalem, et même les synagogues (les églises et les mosquées ?), répondront, au moins partiellement, à ce besoin de vénérer par la prière, en certains lieux et à certains moments, un Dieu omniprésent et intemporel situé dans un espace spatio-temporel contenant des objets symboliques.

Dans le même ordre d'idées, il est dit : « Voici les comptes du tabernacle, le tabernacle du Témoignage, comme établi par l'ordre de Moïse... » (Exode 38, 21). Rachi, en lecteur attentif de la Bible, s'interroge : De quoi témoigne donc le tabernacle ? Et de répondre qu'il « témoigne pour Israël que le Saint Béni soit-Il a renoncé à les punir et leur a fait grâce pour l'histoire du veau d'or, puisqu'Il a fait résider Sa *Chekhina* (« présence divine ») au milieu d'eux ». Nous proposerons dans ces lignes une autre interprétation : Le tabernacle serait une concession faite après le Veau d'or qui exprimait un besoin d'image. Le sanctuaire constituerait une sorte d'idole licite car vouée au culte du Dieu unique. Cette idée de concession se retrouve dans *Le Guide des égarés* de Maïmonide au sujet des sacrifices, pratique d'ailleurs liée au Temple. Le maître espagnol y voit un compromis : Devant la difficulté des israélites à rompre avec cette pratique idolâtre ancestrale, Dieu opte pour sa survivance tout en l'inscrivant dans le culte monothéiste.

Georges Steiner, dans son ouvrage *Dans le château de Barbe-bleue* (1986, pour l'édition française), prolongera cette réflexion en soulignant la révolution hébraïque que constituait une divinité irréprésentable et qui fut, selon lui, l'une des causes de la haine inextinguible des peuples à l'endroit des Juifs. Après l'invention du culte monothéiste, écrit-il, les Hébreux posèrent une seconde exigence trop élevée, l'interdit de représenter la divinité, pour une humanité incapable de se passer d'images pour adorer ses dieux¹. Il suffit de voir la place qu'occupent les icônes dans les traditions chrétiennes pour s'en convaincre, et d'observer nos sociétés sécularisées saturées par les images. À l'ère du règne des écrans et des images, n'y a-t-il pas encore plus urgence à se prémunir contre la tentation de réduire Dieu à quelque image qui prétendrait le décrire ?

¹ Georges Steiner, *Dans le château de Barbe-Bleue : notes pour une redéfinition de la culture*.